

# ANNALES

30

PUBLIÉES TRIMESTRIELLEMENT PAR

L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE - LE MIRAIL

NOUVELLE SÉRIE

TOME XV - 1979

FASCICULE 2

HOMO

XVIII-XIX

*(EXTRAIT)*

**PERCEPTIONS ET PRATIQUES  
DE LA RELATION**

## Relations interpersonnelles et genèse de l'identité

PAR

Pierre TAP \*

**RESUME.** — *Les réflexions entreprises ici peuvent être considérées comme le prolongement logique de celles, déjà publiées (cf. articles d'Homo, 1974, 1975), sur le rôle de l'identification dans la genèse de la personnalité. Il s'agit cette fois de préciser comment l'identification et le processus d'adhésion sociale s'instaurent durant l'enfance et l'adolescence et entrent en conflit avec le besoin d'affirmation des différences et le désir d'acquérir des pouvoirs. C'est à travers ce conflit que l'enfant organise et défend son identité.*

*L'auteur propose un modèle théorique bâti sur l'hypothèse selon laquelle l'identité se construirait à partir de six processus différents, mais tous en rapport avec l'identification à l'autre (personne, groupe ou catégorie) : l'identité dans l'autre et/ou contre l'autre (dépendance-agressivité), l'identité par le faire et/ou par la fascination du double (maîtrise de l'action-contemplation narcissique) et enfin l'identité par l'adhésion et/ou le devenir (conformité-changement).*

C'est à Erik H. Erikson que l'on doit d'avoir introduit, autour des années 1950, une réflexion systématique sur l'identité personnelle et ethno-culturelle. Il considérait alors que « l'étude de l'identité devenait aussi centrale à (cette) époque que celle de la sexualité à l'époque de Freud » (1974, p. 186). Mais en 1970, dans un ouvrage sur « le fossé des générations », Margaret Mead lui répond : « Il y a vingt ans... le problème central qui inquiétait la jeunesse et ceux qui s'occupaient de ses difficultés était celui de l'identité... aujourd'hui, le problème central est celui de l'adhésion » (1971, p. 7).

Je ne discuterai pas ici de la validité ou de l'origine de telles polarisations historiques. Il me semble cependant que la question de l'identité personnelle ou des identités sociales reste très actuelle, non sous l'effet de quelque mode rétrograde mais du fait de l'action

---

(\*) Chargé d'enseignement à l'Université de Toulouse-Le Mirail, Laboratoire CNRS, 259.

de divers mouvements sociaux revendiquant le *droit à la différence*. On peut également considérer que la quête de l'identité personnelle n'est nullement indépendante de l'engagement dans des groupes et mouvements sociaux, de l'adhésion à des systèmes de valeurs ou de l'action (le plus souvent inconsciente) de processus idéologiques. Comme l'a fort bien noté Renaud Sainsaulieu (1977, p. 347), « le principe même de l'adhésion résulte d'un mécanisme complexe d'édification permanente de la personnalité où le déchirement entre ses divers univers d'appartenance et les contradictions qui en ressortent projettent l'acteur social dans un choix conscient entre les moyens de défense de son identité ».

La construction de l'identité chez l'enfant et l'adolescent nous permettra de comprendre comment l'Autre est constitutif de l'identité à travers les processus de *l'identification*, de la *séparation* ou du *refus*, de l'*adhésion* ou de l'*engagement* (1). C'est dans les relations conflictuelles à l'autre, comme socius ou comme groupe, que le sujet accède à la différence et acquiert la reconnaissance de soi et des autres, par soi et par les autres. Mais si je me constitue à partir de l'Autre et dans les relations que j'établis avec lui, si l'altérité persiste toujours en moi (ce qui de moi me reste étranger, par inconscience et clivage), je ne suis pourtant pas l'Autre, même lorsque je m'identifie à lui.

#### CARACTÉRISTIQUES DE L'IDENTITÉ PERSONNELLE (2).

Que faut-il entendre par identité personnelle ? En un sens restreint elle concerne les *caractéristiques temporelles de la conscience de soi*. Mais on peut aussi, en un sens large, l'assimiler à un *système de sentiments et de représentations de soi*, c'est-à-dire à l'ensemble des caractéristiques physiques, psychologiques, morales, juridiques, sociales et culturelles à partir desquelles la personne peut se définir se présenter, se connaître et se faire connaître, ou à partir desquelles autrui peut la définir, la situer ou la reconnaître.

L'identité c'est ce par quoi l'individu se sent exister en tant que *personne*, dans tous ses rôles et toutes ses fonctions, se sent accepté

(1) Le terme identification est employé ici dans le sens de l'assimilation affective du sujet à un autre, personne ou groupe. J'aurai cependant l'occasion de montrer que pour s'identifier le sujet a aussi besoin d'identifier l'autre, de le reconnaître ou se le représenter (aspect cognitif).

(2) Cette présentation de propriétés ou caractéristiques de l'identité, selon le mode aristotélicien, du fait de son caractère purement descriptif et statique a ses limites. Je montrerai ensuite le caractère illusoire de ces propriétés apparentes dans l'étude fonctionnelle et génétique de l'identité.

et reconnu comme tel par autrui, par son groupe ou sa culture d'appartenance. On sait, à ce propos, combien les processus de recherche, de maintien ou de perte de l'identité personnelle ou sociale sont importants dans la compréhension des troubles mentaux individuels ou des difficultés ressenties par les groupes marginaux ou minoritaires, ou par les immigrants (3).

Pour éviter toute confusion dans l'utilisation du terme « identité » je propose de distinguer

— *l'identité temporelle* ou sentiment d'identité, se rapportant aux caractéristiques temporelles de la conscience de soi (rester soi-même dans le temps)

— *l'identité personnelle* assimilable au soi (le *self* anglo-saxon), si on limite ce dernier au système de représentations et de sentiments préconscients (4).

Cette distinction permet de considérer le sentiment d'identité comme une dimension du Soi, parmi d'autres, et l'identité personnelle comme la structure préconsciente du Soi. Elle nous incitera à préciser les caractéristiques structurales de l'identité et les processus dynamiques qui en permettent l'instauration et le maintien. Mais la connaissance de soi ne peut être confondue avec la personnalité toute entière. Une théorie de la dynamique de la personnalité incluant les interactions avec l'environnement (physique) et l'entourage (social) doit permettre, au-delà des descriptions, d'expliquer la fonction et la genèse de l'identité personnelle. Avant d'en venir là il paraît nécessaire de recenser et décrire les *dimensions de l'identité personnelle*.

1. *Le sentiment d'identité est la dimension temporelle de la conscience de Soi*. A ce titre il implique d'abord l'existence d'un champ de conscience, c'est-à-dire d'une structure synchronique permettant de contrôler les catégories de réalité dans le champ de l'actualité et de l'expérience (Ey, 1968, p. 923). Le Soi s'organise à partir du sentiment de continuité, par l'appréhension et la maîtrise d'un

(3) En ce qui concerne les aspects sociaux des troubles et confusions de l'identité on peut se référer à Erikson (1972) et à Sainsaulieu (1977). Pour les aspects pathologiques proprement dits on lira avec intérêt les travaux de Bettelheim (1972) et de Laing (1970, 1971). Mais il est évident que les conflits culturels, sociaux, économiques jouent un rôle important dans les troubles, normaux ou pathologiques, de l'identité personnelle. L'exposé de Maucorps sur les effets du « vide social » (1965) en est un bon exemple.

(4) Selon Erikson le « je » serait conscient, et le « soi » préconscient. Le « je » lui-même peut être remis en question lorsque le soi est « éclaté » comme dans le cas de la schizophrénie. Une schizophrène disait à Laing, en parlant d'elle-même : « elle est un je qui cherche un moi » (Laing, 1970, p. 142). Sur les rapports entre le soi (*self*) et le moi (*ego*) selon les psychanalystes on peut se référer à Spitz (1973, p. 89 et sq.) ou à Pontalis (1975, p. 280 et sq.)

*horizon temporel personnel*. « La conscience de soi est relative à la conscience du temps et à celle du progrès » (Malrieu, 1967 A, p. 340).

« Être quelqu'un », c'est avoir un passé. L'identité s'instaure et se maintient grâce à la possibilité de remémoration de l'expérience personnelle. « C'est alors que l'individu prend conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment d'identité sur tous les moments de son existence » (Rousseau, 1762). Être soi-même c'est aussi valoriser le temps présent et structurer des projets. Le Soi s'inscrit dans une structure diachronique impliquant une activité de maîtrise des temporalités, une objectivation de soi. Toute incapacité à maîtriser le passé, le présent ou l'avenir met en péril ou dilue le sentiment d'identité, met en question la structure du Soi (Fraisie, 1967, Malrieu 1953) (5).

2. *L'identité personnelle implique le sentiment d'unité (ou de cohérence)*. Ce sentiment résulte de l'organisation temporelle du Soi. Par elle en effet l'individu peut devenir « véritablement un, le même » (Rousseau). « L'homme crée l'unité de sa personnalité en se donnant une histoire » (Fraisie, 1967). Mais en retour, le sentiment d'unité renforce l'identité temporelle de soi en lui permettant de se développer selon un double registre :

— celui de *l'intégration*, c'est-à-dire de la coordination des conduites (fonction de la personnalité). Cette intégration, consciente ou non, est un processus nécessaire à l'adaptation devant les exigences du milieu physique et des groupes sociaux

— celui de *l'intégrité* (étymologiquement « être entier »), sentiment de complétude par opposition au sentiment de manque ou de mutilation (6).

Poser l'existence des sentiments d'identité et d'unité c'est aussi admettre les sentiments contraires : sentiment du changement, sentiment de la diversité ou de la dislocation du Soi.

(5) L'exemple le plus typique est sans doute celui de l'amnésie de la personnalité dans le cas des « personnalités alternantes » de l'hystérique chez qui une « personnalité rêvée » se substitue, par période, à la personnalité normale. L'amnésie se trouve dans ce cas liée à une véritable perte d'identité. A l'inverse le « ralentissement » du mouvement temporel vers l'avenir constitue la trame de la conscience dépressive (Ey, 1970, p. 254).

(6) La notion d'*intégrité* est au centre de la définition juridique des « attributs de la personne » : droit à l'intégrité physique et morale. L'intégrité morale est liée au droit à l'image propre et à sa protection, droit au secret et à la protection de la vie privée, droit à l'honneur et répression de la diffamation, droit au nom.

La psychopathologie et la psychanalyse ont, de leur côté, montré l'importance des troubles liés à l'atteinte du sentiment d'intégrité dans les névroses : la notion de « blessure narcissique » y symbolise cette atteinte au même titre que les angoisses de morcellement ou de castration.

3. *L'identité personnelle est en fait un système d'identités multiples et tire sa richesse de l'organisation dynamique de cette diversité*. « Le Moi, pour l'homme de notre temps, a beaucoup de provinces aux limites imprécises » (Meyerson, 1973, p. 8). Il est en fait constitué d'identités diverses, chacune en rapport avec un aspect, un territoire ou une possession (les « Miens »), de la personne. Ainsi le Soi c'est la conscience du corps (identité physique), c'est ce qui dit « je », qui porte un nom, qui signe, qui a des droits et des devoirs (identité grammaticale et juridique) qui assure et renforce ses racines (identité ethnique, nationale, régionale...), qui assume des positions, joue des rôles, établit des relations, se situe dans un réseau de communications (identité sociale), qui accepte des normes et des règles, construit un système de valeurs, se situe par rapport à des systèmes idéologiques (identité culturelle). Cette diversité constitue une richesse, mais rend l'unification d'autant plus nécessaire et difficile (7).

4. *L'identité personnelle suppose la séparation, l'autonomie et l'affirmation*. Elle se constitue dans la mesure où l'individu s'oppose au monde extérieur ou à autrui en tant qu'être distinct, séparé (dissociation du « je » et du non-je », du « moi » et de « l'autre », Spitz, 1973).

Mais cette dissociation n'est pas purement cognitive, elle est contemporaine d'une réaction d'opposition affective à autrui, à partir de laquelle le sujet devient autonome et développe le *sentiment de disposer de lui-même* (9). L'identité personnelle se constitue dans l'affirmation, mais peut, à l'inverse, se dissoudre dans la dépendance, l'assimilation passive à autrui ou à un groupe (10).

5. *L'identité personnelle se renforce dans le sentiment d'originalité*. Dans la mesure où l'individu en vient à se distinguer d'autrui et à s'autonomiser, il fait l'expérience de son unicité. A l'identité comme unité et continuité (ressembler à soi-même) s'ajoute l'identité comme unicité incomparable (ne ressembler à personne) qui

(7) Les identités ainsi définies comme des « miens » (le corps, les rôles...) constituent en quelque sorte l'extension structurale du soi (défini par l'avoir et par le faire) par opposition à l'identité constituée dans l'extension temporelle.

(8) L'âge supposé de la séparation-individualisation se situerait vers 15-18 mois pour Mahler (1968) vers 2 ans pour Spitz (1973) et 3 ans pour Wallon (1949). Ces différences s'expliquent en fait par la définition et les critères retenus.

(9) Malrieu a montré que la première conscience et la première affirmation de soi apparaissent bien avant 3 ans. Dès l'âge de 2 ans, à travers ses caprices l'enfant fait « l'épreuve d'une pseudo-indépendance »... « le soi s'y définit comme un pouvoir-faire opposé à une impuissance » passée (1967 A, p. 342).

(10) L'identité s'institue dans le passage de la passivité à l'activité, mais aussi dans le passage d'une situation non-signifiée à une situation ayant sens et valeur pour l'enfant.

peut aller jusqu'au refus de l'imitation d'un modèle ou la négation de toute ressemblance. Il resterait à montrer comment ce sentiment coexiste avec le désir de se conformer aux attentes et de ressembler à autrui dans le cadre de l'affiliation dans un groupe.

6. *L'identité s'enracine dans l'action et la production d'œuvres.* Elle n'est pas un système abstrait, comme pourrait le laisser croire le « concept de soi »<sup>(11)</sup>. « C'est dans un mouvement, une lutte et pour tout dire un engagement que l'individu se forme et se connaît en tant qu'acteur, en tant que producteur » (Angelergues, 1973, p. 448). C'est dans la mesure où la personne devient lieu et source d'actions et d'œuvres, dans la mesure où elle devient responsable et créatrice que l'identité s'affirme et se consolide<sup>(12)</sup>.

7. *L'identité personnelle s'institue comme Valeur.* C'est par la « personne dramatique » (qui agit, prend position, joue un rôle) que le Soi se signifie comme valeur. La première conscience de soi est « conscience d'une initiative ayant valeur sociale, valeur de dépassement et... à ce titre est signifiée à autrui » (Malrieu, 1967 A, p. 343). Par l'action et l'œuvre<sup>(13)</sup> l'individu se valorise aux yeux d'autrui et par contre-coup à ses propres yeux. De même « le travail d'unification du moi suppose, pour être mené à bien, une option préalable de Valeur » (Mounier, 1961, p. 583). La cohérence interne du moi est, au moins en partie, en relation avec les exigences de l'action sociale où les attentes d'autrui jouent un rôle non négligeable.

L'identité personnelle reflète nécessairement cette reconnaissance de Valeur. Le moi a besoin de se sentir digne d'être aimé et accepté, il peut alors s'épanouir en toute sécurité. Il a aussi besoin d'expérimenter des pouvoirs sur les choses, sur autrui ou sur lui-même, et par là développer ce sentiment fondamental d'être cause. Ainsi l'identité personnelle se nourrit des valeurs de la personne (Perron, 1971) et ne peut donc être valablement étudiée en dehors du système de valeurs et d'idéaux associé à l'action, à l'affirmation et à la conscience de soi.

*En résumé* le sentiment d'identité en tant qu'il concerne la dimension temporelle de la conscience de soi est indissociable du senti-

(11) On pourra lire avec intérêt l'ouvrage de L'Ecuyer sur le concept de soi (1978). L'auteur y présente les théories expérimentales et phénoménales ainsi que les méthodes centrées sur le « qui suis-je ? ».

(12) L'acquisition active de la « permanence de l'objet » joue un rôle dans la constitution de la conscience de soi (Malrieu, 1953, p. 52).

(13) L'individu s'instaure créateur dès l'instant où pour résoudre un conflit il met en jeu de nouvelles conduites, sensori-motrices ou symboliques, lui permettant de dépasser l'impuissance résultant des conduites habituelles.

ment d'unité et d'intégrité, dimension structurale de cette même conscience. La conscience de soi se constitue sur la base d'une distinction sujet-objet, Moi-autrui, qui ne peut être obtenue que par opposition à autrui et affirmation de soi. Cette distinction provoque en fait un éclatement du Moi par l'instauration de conflits divers, entre l'unité et la diversité (je suis un et je suis plusieurs) l'identité et le changement (je reste le même et deviens pourtant différent). L'identité personnelle peut être définie comme système d'identités sectorielles (conscience de la personne physique, grammaticale, juridique, sociale, axiologique...) en rapport avec la *personne*<sup>(14)</sup> et ses valeurs (autonomie, liberté, unicité, dépassement) et avec la *personnalité* définie comme structure de coordination et de hiérarchisation des conduites, « assurée par des régulations psychologiques (ni strictement biologiques, ni strictements sociales) » (Malrieu, 1973, p. 42), en partie inconscientes.

#### CONSCIENCE DE SOI ET DYNAMIQUE DE LA PERSONNALITÉ

Les remarques précédentes concernant la définition de l'identité dans ses rapports avec les caractéristiques de la personne, avec la conscience de soi tendraient à favoriser une *approche fonctionnaliste* (selon l'expression de Malrieu, 1967) essentiellement centrée sur le Moi comme « fonction d'organisation de l'expérience dans les champs : spatial, temporel, interpersonnel, culturel, accompagnée d'un sentiment d'autonomie »<sup>(15)</sup>. Or dans les recherches expérimentales sur l'image de soi, l'identité personnelle, l'estime ou l'évaluation de soi... la notion de Moi est remplacée par celle du *Soi* (le self de la psychologie expérimentale américaine) étudié selon une optique descriptive et différentielle. Le *Soi* ainsi défini « n'est pas une instance de la personnalité, et il y a alors quelque inconsistance d'attribuer à ces images de soi une influence sur le comportement » (Meili 1968, p. 217). Le lien fonctionnel et génétique entre la conscience de soi et la personnalité n'apparaît plus<sup>(16)</sup>.

(14) Sur la nécessité de réintroduire (en psychologie) la « personne » en tant qu'elle est prise de position, orientation, valorisation, engagement, confert le colloque de 1960 sur « les problèmes de la personne » (Meyerson, 1973).

(15) Cette organisation implique une « visée » d'unité de la part du sujet. Si cette visée a quelque chose d'illusoire le sujet atteint cependant des « pseudo-totalisations » (Malrieu, 1976).

(16) Selon Meili la conception du self qui prévaut en psychologie expérimentale serait le résultat d'une aversion pour des « constructions théoriques trop éloignées des faits observables » et « d'une prédilection pour des questionnaires ou autres méthodes semblables » (1968, p. 217).

Il nous paraît au contraire nécessaire de resituer la conscience de soi par rapport à la structure et à la genèse de la personnalité à partir d'une critique de l'approche fonctionnaliste et a fortiori de l'approche expérimentale du *self*.

1. La conscience de soi n'est pas le résultat d'une pure organisation cognitive, « le *self* ne se réduit pas à une organisation cognitive des qualités » (P. et S. Malrieu, 1973, p. 27). La conscience de soi émerge et se développe à l'occasion de *conflits* interpersonnels et intrapersonnels, pendant des *périodes critiques* où la personne est passionnellement impliquée. Les aspects affectifs et imaginaires s'y mêlent à l'action adaptatrice et à la connaissance objectivante. « La constante du Moi ne consiste pas à maintenir une identité, mais à soutenir une tension dialectique et à maîtriser des crises périodiques » (Mounier, 1961, p. 576).

2. Ces conflits s'instaurent toujours, mais selon des modalités différentes aux différents âges, dans la *relation du Moi avec l'Autre*, cet *autre extérieur* auquel je me heurte, qui me contraint ou m'attire, me gratifie ou me frustre, *source d'ambivalence*; ou cet *autre intérieur*, cet « alter intime » (Wallon, 1963 A, p. 93), ce « fantôme d'autrui que chacun porte en soi » (Wallon, 1959, p. 284). Cette première forme de l'Autre c'est d'être l'un des pôles d'une « conscience à double foyer » d'où émerge à la fois la conscience de soi et la conscience d'autrui. Ainsi le Moi ne préexiste pas à l'Autre. Celui-ci n'est pas, du moins au départ, le résultat d'une intériorisation. « La distinction (entre le Moi et l'Autre) résulte d'une bipartition plus intime entre deux termes qui ne pourraient exister l'un sans l'autre bien que ou parce que antagonistes, l'un qui est une affirmation d'identité avec soi-même et l'autre qui résume ce qu'il faut expulser de cette identité pour la conserver » (17).

3. L'identité se constitue donc sur la base du *processus fondamental du dédoublement* et de bipolarité (18). Elle est en cela à mettre en rapport avec la genèse de la *représentation* des choses, d'autrui et de soi-même, qui implique à la fois « intériorisation » et « possibilité de double mental » (Zazzo, 1968, p. 29). « L'origine

(17) La théorie de la « conscience à double foyer » où l'autre et le moi seraient les pôles antagonistes issus de la même structure interne originale n'est pas contradictoire avec la théorie de l'intériorisation d'autrui par identification; à la condition toutefois de contester l'hypothèse d'un narcissisme antérieur aux identifications à autrui.

(18) A propos de bipolarité, on trouvera chez Rodriguez-Tomé (1972, p. 25) une intéressante analyse concernant la parenté théorique entre Baldwin, Janet et Wallon.

de la représentation se confond avec celui du dédoublement (qui se manifeste) dans le symbole des jeux de fictions et la désignation linguistique » (Malrieu, 1967 A, p. 348).

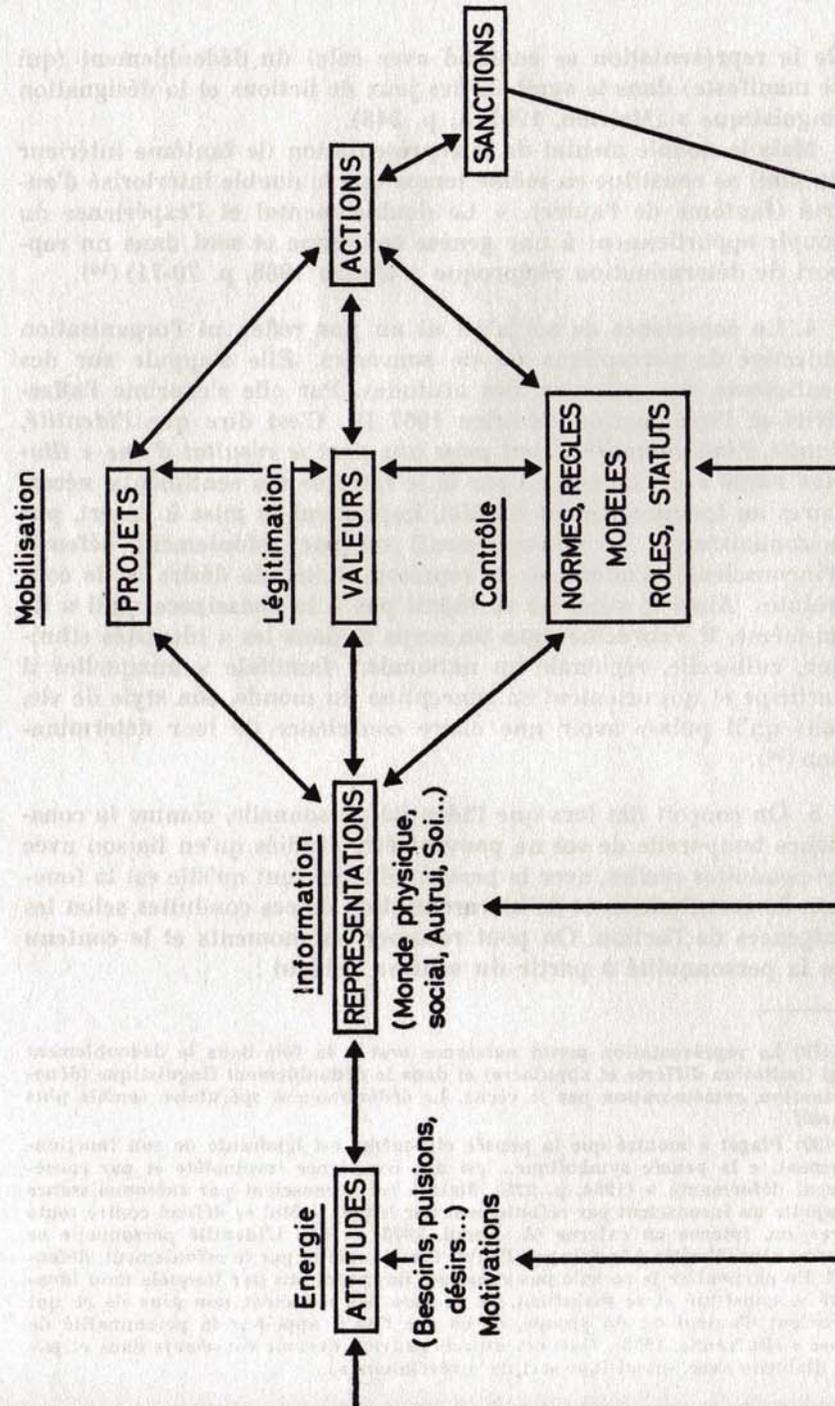
Mais le double mental de la représentation (le fantôme intérieur du moi) se constitue en même temps que le double intériorisé d'autrui (fantôme de l'autre). « Le double mental et l'expérience du couple appartiennent à une genèse commune et sont dans un rapport de détermination réciproque » (Zazzo 1968, p. 70-71) (19).

4. La conscience de soi n'est ni un pur reflet, ni l'organisation objective de perceptions ou de souvenirs. Elle s'appuie sur des sentiments, des passions, des attitudes. Par elle s'exprime l'affectivité et l'imagination (Malrieu 1967 B). C'est dire que *l'identité, l'unité, l'individualité... sont pour une part le résultat d'une « illusion vitale »* si l'on entend par là le fait que ces sentiments, nécessaires au fonctionnement du Moi, impliquent la mise à l'écart, par méconnaissance (le non-conscient) ou par refoulement défensif (l'inconscient), d'affects et de représentations, de désirs et de contraintes. Ainsi le sujet ne se réduit pas à la conscience qu'il a de lui-même. Il s'enracine dans un corps et dans les « identités ethnique, culturelle, régionale ou nationale... familiale » auxquelles il participe et qui orientent sa conception du monde, son style de vie, sans qu'il puisse avoir une claire conscience de leur détermination (20).

5. On conçoit dès lors que l'identité personnelle, comme la conscience temporelle de soi ne peuvent être étudiés qu'en liaison avec les conduites réelles, avec la personnalité en tant qu'elle est la fonction de coordination et de hiérarchisation de ces conduites selon les exigences de l'action. On peut résumer les moments et le contenu de la personnalité à partir du schéma suivant :

(19) La représentation prend naissance tout à la fois dans le dédoublement *agi* (imitation différée et simulacre) et dans le dédoublement linguistique (dénomination, remémoration par le récit). Le dédoublement spéculaire semble plus tardif.

(20) Piaget a montré que la pensée elle-même est ignorante de son fonctionnement, « la pensée symbolique... est une conscience incomplète et par conséquent déformante » (1964, p. 225). Mais à cet inconscient par méconnaissance s'ajoute un inconscient par refoulement par lequel le Moi se défend contre toute pression, interne ou externe (A. Freud, 1973, p. 41). L'identité personnelle se trouve ainsi limitée à la fois par l'oubli fonctionnel et par le refoulement, défensif. En particulier je ne suis pas conscient des processus par lesquels mon identité se constitue et se maintient. Je ne suis pas conscient non plus de ce qui provient d'autrui ou du groupe, de ce que l'on a appelé « la personnalité de base » (Dufrenne, 1953). Mais ces aspects peuvent devenir conscients dans et par le dialogue avec autrui (qui sert de « révélateur »).



Sur la base d'un tel schéma on peut montrer que l'identité déborde largement la représentation de soi dans la mesure où elle ne se limite pas à l'appréhension de quelques données informatives. Elle dépend des attitudes, des systèmes de motivations, qu'elle cherche à objectiver (du fait de leur caractère affectif et inconscient). Elle dépend aussi des systèmes de Valeurs et de Pratiques et des incidences de l'action<sup>(21)</sup>. De son côté la personnalité ne peut être réduite à l'un ou l'autre de ses moments ou de ses sous-systèmes. Elle ne peut en particulier être confondue avec l'identité sociale si l'on entend par là le système de rôles dans ses relations avec les normes sociales. « La personnalité présente deux différences principales avec l'identité sociale, considérée comme la somme des personnages. D'une part elle fait porter son effort d'organisation sur d'autres activités que celles qui concernent les rôles : affectives et intellectuelles. D'autre part elle opère selon des procédés qui débordent ceux qui interviennent dans l'apprentissage des rôles »... (les modèles proposés par la société sont évalués) d'après leur apport à une « sensibilité » individuelle, autour de laquelle le sujet élabore un plan de vie (P. et S. Malrieu 1973, p. 27). Cette « sensibilité » est à mettre en rapport avec l'identité personnelle et la conscience de soi.

#### ROLE DE L'IDENTIFICATION DANS LA GENÈSE DE L'IDENTITÉ PERSONNELLE

« Sans le phénomène d'identification à un transmetteur de tradition l'homme ne pourrait avoir de véritable sentiment de son identité » (K. Lorenz, 1975, p. 276).

Nous retrouvons là une position largement répandue selon laquelle la socialisation consisterait en un processus de transmission de la culture, condition de la survie de celle-ci. La personnalité de l'enfant se construirait selon un processus d'*acculturation* par *imprégnation* progressive basé sur un « modelage », un conditionnement imitatif et grâce à un mécanisme d'identification à des modèles extérieurs permettant à l'enfant d'intérioriser les attentes, les normes et les valeurs sociales<sup>(22)</sup>. Selon Lorenz, l'enfant en

(21) On peut en particulier considérer les sentiments comme des réactions à l'action propre (Janet).

(22) Nous retrouvons ici la théorie du « modeling » chère aux behavioristes sociaux, en particulier les néo-Hulliens comme Bandura et Walters (1963) et les skinneriens comme Berkowitz (1962). Il n'est pas possible de discuter ici de la place accordée au processus de l'identification par les grands courants théoriques qui traversent la psychologie moderne. J'ai entrepris ailleurs une analyse critique de l'identification en psychanalyse (1974) et en psychologie de l'apprentissage et de la vie sociale (1975, 1977).

viendrait à adopter à l'égard des traditions « héritées » les mêmes sentiments que ceux voués au modèle identificatoire : affection, respect et même crainte (op. cit. p. 268, 276, 301). Mais l'auteur est ensuite amené (à propos des attitudes contestataires de l'adolescent) à faire appel à l'ambivalence, à l'existence de sentiments antagonistes : amour-haine, respect-dénigrement (op. cit. p. 302). Or l'ambivalence n'est pas un phénomène tardif, spécifique de l'adolescence. Elle est constitutive de la personnalisation, de la prise de conscience de Soi et d'Autrui. C'est à elle qu'il faut faire appel pour comprendre l'apparition de l'identification. « L'identification est une des réactions de l'enfant à l'ambivalence d'autrui », provoquant chez l'enfant lui-même l'ambivalence des affects. Elle est une « tentative pour résoudre des contradictions (Malrieu, 1967 B, p. 205). On ne saurait donc l'assimiler à l'imprégnation par copie, ni au confusionnisme, ni à la participation ou contagion émotionnelle (Wallon, 1963 A, p. 96) (23). Or « des rapports étroits unissent l'angoisse à toute situation ou expérience subjective où l'intégrité de l'individu est en jeu... identité personnelle, donc intégrité de soi » (Rodriguez-Tomé et Zlotowicz 1972, p. 239) (24). L'identification peut dès lors être présentée comme un processus par lequel l'individu cherche à échapper à l'angoisse d'identité en résolvant le conflit responsable de cette angoisse.

L'identification est un processus imaginaire vécu comme une passion et mis en place par le moi pour se défendre contre l'angoisse instaurée dans la relation ambivalente avec autrui. Le contenu de l'angoisse déclenchante et le style de l'identification dépendront des stades génétiques concernés et des modalités de l'histoire personnelle. En s'identifiant à autrui l'enfant cherche à éviter la perte d'amour (angoisse d'abandon et de séparation) (25), à liquider une

(23) Du point de vue des processus génétiques en liaison avec le couple Moi-autrui il semble utile de différencier nettement : 1. l'attachement, 2. la contagion émotionnelle, 3. l'imitation motrice sur la base des jeux alternants, 4. l'identification-projection, 5. l'aptitude à adopter intellectuellement ou affectivement le point de vue d'autrui (décentration, réciprocité). La notion d'empathie est souvent assimilée à l'un ou l'autre de ces processus.

(24) « La découverte de soi, qui dépend des rapports avec les autres, engendre des peurs et des angoisses qui lui sont spécifiques. Du sens exact et profond de leur identité personnelle peu d'êtres sont totalement assurés, et peu nombreux sont ceux qui se résignent à celle qui leur est reconnue par les autres » Zlotowicz, 1974, p. 136.

(25) L'angoisse de séparation est, on le sait, l'un des concepts fondamentaux utilisés par la psychanalyse pour expliquer les premières identifications de l'enfant à la mère toute-puissante (Winnicott), identification primaire ou anaclitique (Spitz).

Selon la théorie de l'attachement (Bowlby, 1969, Zlotowicz, 1974, Zazzo et al. 1974) l'angoisse de séparation fait partie intégrante du comportement d'attachement primaire, c'est-à-dire résultant d'un besoin originnaire d'autrui.

angoisse d'agression physique ou psychique (26), à réagir à une situation d'impuissance du Moi face à soi-même (en liaison avec l'avenir, le projet de vie par exemple), face à autrui, à un groupe, à des situations ou à des actions précises, à se défendre contre la non-reconnaissance de son identité par autrui.

L'angoisse s'instaure chaque fois que la sécurité, l'identité, l'unité et la valeur du Soi sont en danger du fait d'attitudes ou de conduites contradictoires d'autrui en liaison avec un conflit interne dû à l'impossibilité de satisfaire simultanément des besoins essentiels contradictoires, par exemple besoins de sécurité et d'amour opposés aux besoins d'autonomie, de singularité, d'accomplissement.

### 1. Fonctions de l'identification.

L'identification peut être présentée comme ayant une double fonction :

- *Fonction défensive* par laquelle se déclenche le processus, qui permet au sujet de résoudre un conflit, de liquider une anxiété, de dépasser une impuissance ou une dévalorisation, de maintenir l'unité ou l'identité du Soi (27).

- *Fonction constructive* par les conséquences qu'instaure l'identification dans l'organisation de la personnalité et des conduites. L'identification aboutit, en effet, à l'intériorisation de la puissance

(26) On peut relier l'angoisse de castration (Freud) et l'impression de morcellement (Schilder, Klein) aux craintes conscientes de mutilation et de destruction, mettant en cause l'intégrité corporelle et l'identité personnelle (Zlotowicz, 1974, p. 149). Ces modalités anxiogènes ne seraient en fait que des « raccourcis symboliques » exprimant l'angoisse générale d'agression extérieure ou d'éclatement interne. On peut contester d'ailleurs l'hypothèse selon laquelle l'identification serait une réaction de l'enfant à un morcellement primitif contre lequel il chercherait à se défendre. La division du sujet serait plutôt la conséquence que la cause de l'identification (Malrieu, 1976, p. 13).

(27) On sait que, selon S. et A. Freud, le Moi met en place des mécanismes de défense contre les pulsions sexuelles tout autant que contre les exigences du monde extérieur. Si le Moi instaure le désir d'actualiser des pouvoirs il s'agit encore d'une défense qui s'appuie sur l'énergie sexuelle (refoulement, sublimation, identification). A cette théorie s'oppose celle des psychologues généticiens qui considèrent que le désir d'actualiser des pouvoirs provient d'une réaction contre le sentiment d'impuissance lié à la prise de conscience de l'insuffisance des conduites actuelles et de la nécessité de les dépasser.

La théorie adlérienne du sentiment d'infériorité, de l'agressivité et de l'affirmation de soi (impulsion à se mettre en valeur) (Adler, 1955) va dans le même sens. Mais sa portée se trouve limitée par l'hypothèse selon laquelle le sentiment d'infériorité serait exclusivement fondé sur une infériorité physique effective.

d'autrui, de sa compétence instrumentale, de ses capacités de protection-affection (Kagan et Lemkin, 1960, p. 440). Par l'identification l'enfant construit un système complexe d'attitudes et de représentations sociales.

Mais l'identification définie comme un « échange partiel de personnalité » (Wallon), comme un « déplacement », une « substitution », un « assujettissement à un autrui » (Malrieu, 1976, p. 12), parce qu'elle s'instaure dans un conflit, permet la séparation, le dédoublement, l'émergence de l'identité. Tel est le paradoxe de l'identification : en devenant cet autre qu'il n'est pas l'enfant devient lui-même (28). En empruntant au modèle des réactions ou des attitudes valorisées, l'enfant s'affirme; en même temps qu'il se sépare, il construit simultanément son image personnelle et son image sociale (29). L'identification favorise la tentative de dépassement de la position actuelle du soi. En tant que processus imaginaire, elle pousse l'enfant à sortir de lui-même et par dédoublement, à créer une « représentation de cet autrui qu'il voudrait être », un « idéal de soi inspiré par autrui » (Malrieu, 1967 B, p. 243). En s'identifiant à l'adulte, puis à « l'ainé » (30), l'enfant prépare un projet de soi, et au delà un projet sur l'homme.

## 2. Formes de l'identification et genèse de l'identité.

Les rapports entre l'identité personnelle et l'identification varient selon la forme de l'identification mise en jeu, la situation dans laquelle elle s'instaure, le stade génétique (ou la période de la vie) au cours duquel ces rapports s'organisent ou se dénouent. Il me semble possible, à la lumière des recherches génétiques, psychanalytiques et psycho-sociales, de décrire *six formes d'identification* apparaissant à des moments différents du développement de l'enfant

(28) L'enfant « épouse les façons de son entourage pour y opposer ensuite son propre moi, prenant ainsi conscience de lui-même à travers autrui. C'est en se voulant semblable au modèle qu'il s'oppose à la personne et qu'il doit bien finir par se distinguer aussi du modèle » (Wallon, 1942, p. 163).

(29) L'identification à l'adulte peut enfermer l'enfant dans son image sociale définie par la dépendance et la conformité aux attentes sociales. Mais elle peut aussi produire une contestation par l'enfant des attentes de l'adulte à son égard.

(30) Château a montré l'importance de ce besoin de dépasser la sujétion par le jeu. Il parle de l'appel de l'ainé pour justifier le désir des enfants de participer aux jeux de règles d'enfants plus âgés (1967, p. 445). J'ai pu montrer de mon côté que l'identification à un ami plus âgé est relativement fréquente, particulièrement dans les groupes où la crise d'identité est basée sur un sentiment d'infériorisation. Cette identification est en effet plus fréquente chez les 13-14 ans, les filles et les apprentis, par opposition aux 16-20 ans, aux garçons et aux lycéens (1967, p. 431 et sq.).

ou de l'adolescent, mais dont il est possible de reconnaître les effets tout au long de la vie (31) :

A. L'identification de dépendance, liée au processus par lequel l'individu tend à « se perdre » dans la toute-puissance affective de l'autre, et ne peut vivre que dans une totale dépendance à l'égard de cet autre qui satisfait ses besoins, lui apporte sécurité et tendresse.

B. *L'identification à l'agresseur*, liée au processus par lequel l'individu tend à s'approprier la toute-puissance de refus, d'interdiction de l'autre, en réaction à l'ambivalence de cet autre et pour préserver le besoin d'autonomie et d'affirmation du Soi.

C. *L'identification imitative de maîtrise*, liée au processus par lequel l'individu tend à s'approprier la toute-puissance active de l'Autre et à prendre à son compte les moyens d'accès à l'autonomie (aptitudes instrumentales : motrices, linguistiques...). Cette identification permet à l'individu de faire l'expérience de la réussite et de l'échec au travers d'imitations sectorielles. Elle permet de réduire l'ambivalence entre le sentiment d'impuissance et le désir de maîtriser les mouvements, les objets et d'agir sur autrui.

D. *L'identification spéculaire*, contemporaine de l'instauration du dédoublement mental par lequel l'individu tend à s'identifier à sa propre image spéculaire ou à l'Autre en tant qu'alter ego (reflet gemellaire) par la mise en évidence passionnelle des similitudes, et le rejet ou la négation temporaires de ce qui, dans l'Autre, est différent et spécifique.

E. *L'identification catégorielle*, contemporaine de l'instauration de l'identité sociale et basée sur le processus par lequel l'individu tend à s'identifier à des catégories ou à des groupes (d'appartenance ou de référence) et à adhérer aux valeurs, aux normes et règles de ces catégories ou groupes. Cette identification s'instaure dans un réseau complexe de similitudes et de différences (cf. identité sexuelle, identité ethnique, identité nationale ou régionale, identité professionnelle...).

F. *L'identification au projet* impliquant le dédoublement temporel du Soi (non spéculaire), orienté par le désir de devenir Autre, de changer en fonction d'un système d'idéalisation de soi, du groupe, de la Société... Une telle identification implique la constitution d'un *horizon temporel* intégrant la structuration d'un passé (cf. ro-

(31) L'identification, centrée sur la fusion ou la similitude avec l'autre, semble être à l'opposé de l'identité, centrée sur la séparation et la différenciation. Nous montrerons qu'il n'en est pas tout à fait ainsi et qu'à chaque progrès dans la construction de l'identité du sujet on peut faire correspondre une modalité identificatoire particulière.

man personnel) et l'organisation d'un avenir à plus ou moins long terme, structuré de façon plus ou moins égocentrique (idéal du moi et/ou idéal d'homme...).

Pour comprendre la signification, la spécificité et la fonction de ces différents types d'identification dans la construction de l'identité personnelle, il paraît nécessaire de préciser que cette dernière n'est pas une structure à contenu statique : elle peut être considérée comme le précipité de l'expérience, souvent remanié, remis en question dans un processus dynamique d'identification à soi-même, en liaison ou en conflit avec l'identification à l'Autre (socii, personnes privilégiées, adultes ou pairs) et à l'Autre généralisé (groupes, catégories ou classes). La liaison et les conflits entre ces diverses identifications ont génétiquement pour effet l'intériorisation et l'appropriation par le sujet de modalités diverses, pratiques, représentatives ou axiomatiques, permettant l'organisation de relations intrapersonnelles, construites à partir de relations interpersonnelles (Lagache 1958, p. 39, 1964, p. 98), sans en être cependant de purs reflets.

Par ailleurs, les six formes d'identification proposées ne sont pas totalement séparées, exclusives les unes des autres. Si l'on peut assigner à chacune une période privilégiée d'apparition (les 18 premiers mois pour la forme A, de 2 à 5 ans pour les formes B, C et D, de 5 à 12 ans pour la forme E, à l'adolescence pour la forme F) et si l'on peut considérer l'ordre proposé comme celui d'un progrès psychologique impliquant le dépassement d'aliénations successives, on peut également supposer que toutes ces identifications ressurgissent temporairement tout au long de la vie du sujet, celui-ci pouvant même se fixer préférentiellement (quoique inconsciemment) sur l'une ou l'autre des identifications citées.

On peut enfin considérer que la prépondérance fonctionnelle<sup>(32)</sup> de l'un des processus identificatoires au cours du développement est largement préparée par l'organisation ou la cristallisation antérieure des affects, des représentations mentales, des apprentissages techniques ou sociaux, des systèmes de communications et d'échanges avec autrui. Il nous reste maintenant à définir de façon plus précise les formes d'identifications énumérées et leur fonction dans la genèse de l'identité.

**A. L'identification de dépendance** ou identification fusionnelle est basée sur le besoin de sécurité et d'assurance et caractérisée par l'aliénation à un modèle affectivement tout-puissant. Il y a iden-

(32) Selon l'une des expressions clés de la théorie wallonienne du développement.

tification de dépendance chaque fois que l'individu se confond avec le désir de l'autre et se trouve à sa merci pour la satisfaction de ses besoins propres, et particulièrement de son besoin d'amour, de chaleur et de contact physique. Cette identification aurait pour prototype celle qui s'institue, au cours de la première année, dans la relation indifférenciée mère-enfant, identification primaire où la toute-puissance du besoin et de la satisfaction se trouve confondue avec celle de la mère<sup>(33)</sup>. On peut dire de la relation ainsi établie qu'elle est à la fois fusionnelle (confusion entre le moi et l'autre) et dissymétrique (toute-puissance de l'autre et de ses attentes). Mais peut-on véritablement parler d'identification au cours de la première année ? Et si une telle identification se produit quel lien peut-on établir entre elle et l'émergence de l'identité, présentée comme accès à la différence ?

Nous partons de l'hypothèse que « l'identification comporte une conscience plus ou moins claire de dédoublement » (Malrieu, 1967 B, p. 129) et par conséquent de différenciation. Elle est donc nécessairement tardive, et contemporaine de l'émergence de la représentation, de l'imitation différée (Piaget 1964, p. 63), du langage (Wallon, 1942, 1945) et du processus d'individuation-séparation (Mahler, 1968; Jacobson, 1975). L'identification est cependant préparée, au cours de la première année, dans le conflit entre les émotions et les précurseurs du dédoublement et de la différenciation d'avec autrui.

Comme l'avait déjà signalé Lagache (1958, p. 15), la notion de différenciation primaire est préférable à celle d'indifférenciation, du fait de l'existence d'appareils qui assurent à l'enfant un minimum d'autonomie : appareils de la perception, de la motricité et de la mémoire, seuils de décharge... Comme l'indiquait récemment Zazzo<sup>(34)</sup> « le nouveau-né est... déjà capable de perceptions très fines et de comportements adaptatifs »<sup>(35)</sup>.

(33) La notion d'identification primaire proposée par les psychanalystes (Spitz, 1973, p. 32 et 1974, p. 177) a fait l'objet de bien des controverses associées à la question du narcissisme. Celui-ci est-il antérieur aux identifications à l'autre ou bien est-il le résultat du déplacement de l'amour pour l'objet vers le moi ? Pour Freud l'identification primaire correspondait à un état (et non à un processus) caractérisé par l'indifférenciation du moi et du ça (satisfaction libidinale). Nous critiquons plus loin cette conception.

(34) « A la découverte de l'enfant », interview de l'hebdomadaire « L'Express », 3-9 juillet 1978.

(35) Ceci pose évidemment le problème des rapports entre la conscience et les mécanismes psychophysologiques qui en permettent l'émergence. Les anglosaxons différencient fort justement la conscience organique (consciousness) et la prise de conscience, ou conscience de quelque chose ou de quelqu'un (awareness).

On ne saurait par ailleurs confondre l'état symbiotique et le processus d'identification fusionnelle, instaurée comme réaction défensive à l'angoisse de *séparation* et impliquant l'existence du désir fantasmatique de « se fondre et de ne faire qu'un avec la mère » (Jacobson, 1975, p. 49-50), ce qui suppose la possibilité d'une perception, au moins confuse, de l'autre comme « source de satisfaction »... (Mahler, 1977, p. 19 et sq.)<sup>(36)</sup>.

De telles identifications fusionnelles existent bien chez l'adulte impliquant une recherche illusoire d'assimilation absolue avec l'objet d'amour (personne ou groupe)<sup>(37)</sup>.

Mais j'aurai l'occasion de montrer plus loin que dans le cas de l'adulte les identifications temporaires ainsi mises à jour sont en fait le résultat conjugué de plusieurs des modalités présentées ici.

Si l'identité et l'accès à la différence passent par la séparation d'avec l'objet, celle-ci ne s'opère pas de façon brutale ou définitive. La relation à l'autre, selon la conception de Winnicott (1951, 1971) se maintient longtemps dans un *espace potentiel*, une aire intermédiaire d'expérience incluant les phénomènes et objets transitionnels et située entre « la réalité psychique interne » (le dedans) et « le monde externe tel qu'il est perçu par deux personnes en commun » (1975, p. 13) (le dehors). Le Soi se situerait dans cet espace, dans ce « terrain de jeu » (du jeu au je). Comme le précise

(36) L'identification primaire à la mère implique en fait une rupture de satisfaction associée à l'absence de la mère. Par l'identification primaire le nourrisson maintiendrait le caractère satisfaisant de la situation fusionnelle initiale. Mais cela n'est véritablement possible qu'avec l'intervention d'une substitution d'ordre symbolique, par exemple maintenir la présence de la mère grâce au jeu de fiction. L'identification présentée comme une défense contre la frustration et la séparation, implique l'existence d'un premier dédoublement. Comme l'indique Mahler (1963, 1968), l'identification participe à la mise en place du processus d'individualisation-séparation. Il ne peut y avoir angoisse de séparation, selon elle, que s'il y a capacité de réaliser que l'on est séparé, cette capacité ne pouvant apparaître qu'assez tardivement, vers 15-18 mois. Avant cette période il est donc difficile de faire intervenir autre chose qu'une « réaction » à la séparation, réaction de type « anaclitique » (cf. l'hospitalisme de Spitz) en réponse à la carence relationnelle.

(37) Dans l'étude des phénomènes de fusion chez l'adulte on tend souvent à confondre la fusion narcissique spéculaire (cf. plus loin) avec la fusion entre le soi et l'objet d'amour omnipotent. Certes le « soi grandiose » et « l'imago parentale idéalisée » (Kohut, 1974) interagissent mais ne peuvent être confondus. On peut en effet parler d'identification spéculaire dans le cas de l'identification amoureuse si celle-ci a pour but de « créer un sentiment fantasmatique d'identité » (Jacobson, 1975, p. 50) (cf. aussi Pagès M., 1968, p. 364 sur les fondements narcissiques de l'amour possessif). on pourrait par contre parler de « fusion à la toute-puissance maternelle » lorsque le moi se laisse engloutir dans l'autre. C'est ce qui se passe souvent dans les phénomènes de fusion groupale (Bejarano, 1975, p. 92 et sq.) ou cosmique (un exemple littéraire intéressant chez Gallo, 1974, p. 206).

Pontalis (1975, XIV), « Le soi n'est pas le centre, il n'est pas non plus l'inaccessible enfoui quelque part dans les replis de l'être. Il se trouve dans l'entre-deux du dehors et du dedans, du moi et du non-moi, de l'enfant et de la mère »<sup>(38)</sup>.

B. *L'identification à l'agresseur*. « C'est le refus toujours qui nous enfante. Je voulais aller plus loin dans le refus puisque je découvrais qu'il est conquête de soi et de l'autre même » (Gallo, 1974, p. 80). L'identité, la différence s'instaureraient dans la « séparation conquise » tant il est vrai que le Soi s'institue dans la discontinuité, en réaction à l'Autre vécu comme obstacle à l'épanouissement et à l'autonomie. On retrouve ici la conception hegelienne selon laquelle la reconnaissance de soi s'institue dans la confrontation des désirs et la lutte contre le pouvoir et la toute-puissance de l'autre (Hegel, 1939).

Mais l'identité qui s'affirme par opposition, si elle est fondamentale pour comprendre la crise d'adolescence (Erikson, 1972, p. 83-85) ou la crise d'affirmation de l'enfant de 3 ans (Wallon, 1949, p. 183) s'institue plus précocement encore, vers l'âge de 15-18 mois (Spitz, 1974, p. 178) à une époque où l'enfant se conduit de façon capricieuse et contradictoire. Affection, dépendance et imitation y alternent avec des réactions de jalousie, de possessivité et d'opposition. C'est que l'enfant se heurte aux attitudes et actions ambivalentes d'autrui qui gratifie et frustre, permet et interdit. A cette ambivalence d'autrui fait écho une ambivalence des désirs et sentiments de l'enfant lui-même, qui tient toujours à satisfaire les attentes de l'autre, sous l'action de l'angoisse de séparation et du besoin de sécurité, mais cherche dans le même temps à étendre son champ de libre mouvement, à défendre ou accroître ses territoires, ses possessions et ses capacités naissantes. L'identité se constitue dans et par le désir de maintenir une *distance optimale*, dans et par le conflit entre l'angoisse de séparation et l'angoisse de dépendance<sup>(39)</sup>, entre l'engloutissement dans l'autre ou l'empiètement de l'autre en soi, et le désir de maintenir une territorialité de l'identité<sup>(40)</sup>.

(38) A vrai dire la constitution de cette aire intermédiaire, de cet entre-deux implique la possibilité de représentation, de dédoublement mental, d'intériorisation du regard de l'autre, etc. (cf. identification spéculaire).

(39) On n'a pas à mon sens suffisamment analysé ce que j'appelle l'angoisse de dépendance et ses effets sur les processus imaginaires, les comportements et les processus psychosomatiques. (Crises colériques, asthme, claustrophobie...). Ce type d'angoisse est en tout cas réactivé chaque fois que le sujet voit se réduire son champ de libre-mouvement ou l'étendue de son autonomie psycho-sociale.

(40) Sur la question de la territorialité de l'identité cf. Erikson (1972, p. 301) et Levi-Strauss, (1977).

Pour réduire ces ambivalences l'enfant réagit en instaurant une identification à la mère frustratrice qui refuse (par signe de tête) ou qui dit « non » (Spitz, 1973, p. 30 et sq.). L'enfant tend à résoudre les contradictions en s'appropriant le pouvoir de refus et d'interdiction de la mère. Mais une telle réaction est presque toujours interprétée par la mère comme une manifestation de désobéissance ou de rejet. Il s'ensuit la mise en place de communications conflictuelles basées sur un début de chantage affectif réciproque (réciprocité de domination pourrait-on dire). Les premières tentatives d'autonomisation sont donc vécues par l'enfant de façon intense et dramatique dans la mesure où elles ne lui permettent pas de trouver d'emblée la distance optimale où le soi commence à exister sans que soit perdu pour autant le contact ou la communication avec autrui. La réactivation de l'angoisse de séparation peut amener l'enfant à réinstaurer temporairement l'identification fusionnelle.

Le rôle capital du rejet et de la négation comme constitutifs de l'identité se trouve aujourd'hui confirmé par les travaux sur la genèse de la parole ainsi que par ceux concernant l'origine de la structure des troubles de l'identité dans certaines maladies mentales, l'hystérie par exemple (41).

L'identification à l'agresseur joue, on le sait, un rôle important dans l'économie de la théorie psychanalytique du développement de l'enfant. Je me contenterai ici de proposer trois remarques concernant le rôle attribué à l'agressivité dans la construction de l'identité (42).

1. Selon les psychanalystes l'identification à l'agresseur intervient à deux reprises dans le développement : *vers 15-18 mois dans la relation duelle* mère-enfant (Spitz, 1957, Lagache, 1958). Cette identification est contemporaine du passage de la passivité à l'activité (S. Freud, 1920, A. Freud, 1946). Elle intervient ensuite *entre 3 et 6 ans dans la relation triangulaire œdipienne*, et particulièrement chez le garçon qui s'identifie au père repressif pour se défendre contre l'angoisse de castration (S. Freud, 1934, A. Freud, 1973, p. 107). Il est à noter que la première identification aboutit à une agressivité réelle de l'enfant par renversement de rôles et récupération de la toute-puissance agressive de l'adulte, alors que la deuxième identification (œdipienne) aboutit à l'inhibition de l'agres-

(41) Sur la genèse de la parole on peut se référer à Kristeva (1977, p. 254) et à Malrieu (1977, p. 92 et sq., p. 111) et sur l'hystérie à Caïn (1977, p. 53 et sq.).

(42) Pour plus de détails cf. Tap (1974, p. 79, 87 et sq.).

sivité à l'égard d'autrui et à l'instauration de l'autocritique et de la culpabilité (par intériorisation de la relation agresseur-agressé et l'instauration du Surmoi).

2. L'identification à l'agresseur ne peut véritablement jouer un rôle dans l'instauration de l'identité et l'émergence de la différence que dans la mesure où l'Autre est perçu et vécu comme ambivalent. La mère, ou le père, ne sont pas seulement des agresseurs, mais des modèles positifs, sécurisants, aimants, etc. L'identification à un autre qui ne serait qu'agresseur ne peut être qu'une défense pathologique se produisant dans des situations extrêmes, insoutenables, où la survie, le maintien de l'identité ou de la santé mentale de l'individu sont en jeu (Bettelheim, 1943, 1960).

3. Les exemples d'identification à l'agresseur cités par S. Freud (1967, p. 19) ou par A. Freud (1973, p. 102 et sq.) sont à mettre en rapport d'une part avec la fonction cathartique des jeux symboliques (le jeu comme liquidateur ou anticipateur de l'angoisse) et d'autre part avec le déplacement de l'agressivité sur une personne autre que celle qui est à l'origine de l'agression (43).

À la lumière de ces quelques remarques on peut considérer l'identification à l'agresseur comme un moment nécessaire de l'accession à l'identité si elle s'inscrit dans un contexte positif où l'enfant acquiert les moyens de contrôler ses émotions et ses angoisses, en particulier par le jeu et la souplesse des communications avec l'adulte, d'apprendre à vivre avec ses conflits, de signifier ses actions. Dans le cas contraire l'identification s'inscrirait dans une aliénation forcée et aurait pour conséquence la perte de l'identité. « Ne pouvant se défendre contre des pressions trop fortes, le sujet choisirait de s'évader de lui-même, de sortir de son identité pour fuir une situation intenable » (Sainsaulieu, 1977, p. 314).

#### B. L'identification imitative de maîtrise.

Par l'identification de dépendance l'enfant acquiert les fondements nécessaires de l'assurance (Benedek) ou de la confiance en soi et dans les autres (Erikson); par l'identification à l'agresseur s'instaurent les prémisses de l'affirmation d'un soi détenteur de pouvoirs (reconnaissance du pouvoir du désir de l'enfant et cristallisation du désir de pouvoir chez l'enfant). Nous avons considéré

(43) Sur la fonction cathartique cf. Piaget (1964, p. 140 et sq.) et Malrieu (1967B, p. 177 et sq.); pour le déplacement de l'agressivité cf. Tap (1975, p. 97 et sq.).

ces deux modalités d'identification comme des réactions, passionnelles et défensives, aux angoisses liées à l'instauration de relations affectives conflictuelles avec l'Autre. Mais si l'identification à l'agresseur, le refus et la négation jouent un rôle important, à partir de 15-18 mois, elle ne saurait expliquer, à elle seule, le passage de la passivité à l'activité, l'instauration et l'affirmation de l'identité. De ce point de vue la psychanalyse n'a pas suffisamment mis l'accent sur l'importance de *la genèse des activités motrices et intellectuelles* (passage de l'intelligence sensori-motrice à l'intelligence représentative), sur *le caractère positif de la communication avec autrui* (gestes, jeux et paroles) et de *l'extension temporelle de la réalisation de soi* (Malrieu, 1973, p. 76).

Conjointement aux identifications affectives « dramatiques » liées à l'amour et à la haine, à la dépendance et à la contre-dépendance, s'instaurent des processus complexes de maîtrise et de représentation des objets, de l'espace et du temps, l'appropriation des moyens de communication et l'entrée progressive dans le champ de la culture. De telles acquisitions impliquent des relations positives à l'égard de l'adulte que l'enfant est amené à imiter. C'est que la puissance de l'autre ne se limite pas à sa capacité punitive ou interdicienne, il représente pour l'enfant une aide et un modèle, dans sa capacité de s'adapter aux situations, de maîtriser le monde des objets, d'organiser et de construire, de prévoir et de créer. « En face d'une impuissance actuelle l'enfant exprime son désir de pouvoir » (Malrieu, *op. cit.*, p. 107). Par l'imitation il en vient à s'approprier le pouvoir de l'adulte, aussi bien dans la définition du but que dans la mise en place des moyens pour l'atteindre (Kagan, 1958).

Certes l'imitation ne saurait être confondue avec l'identification, ni seulement considérée comme sa conséquence, son actualisation (44). Elle a, en effet, des précurseurs indépendants de l'identification et en rapport avec les mobilisations visuomotrices, les processus de conditionnement et les réactions circulaires (45). Toutefois, et dès l'instant où l'activité devient intentionnelle et s'organise en fonction du désir, en relation avec autrui, l'imitation va tirer son énergie et son orientation de l'identification à un adulte qui sait, qui sait faire et qui réussit. C'est dire que l'identification à l'agresseur comme réaction à l'angoisse et affirmation du désir d'autonomie est contemporaine d'une *identification au puissant et au constructeur*, basée sur l'intérêt, la joie, le désir d'actualiser des

(44) Pour plus de détails sur les rapports et différences entre identification et imitation, cf. Tap (1975, p. 75-82).

(45) Cf. Malrieu P et S (1973) pour la place des échopraxies précoces, de l'imitation différée, des simulacres et des fictions dans la socialisation.

capacités, et qui, grâce à l'imitation permet à l'enfant d'acquérir les moyens nécessaires à l'extension progressive de son autonomie. C'est, en grande partie, l'attitude des parents et leurs conceptions éducatives qui tendront à renforcer l'identification à l'agresseur (revendication défensive de l'identité autonome) ou à assurer l'émergence d'une identification au puissant (appropriation des moyens d'autonomie et de réussite dans l'action). « Les éducations qui favorisent le sens de l'œuvre, le goût de l'accomplissement, le désir de réussir dans les compétitions se caractérisent surtout par des exigences assez fermes dans les premières années, non exclusives de sympathie, par la demande d'achèvement et la récompense des activités réussies » (Malrieu, 1973, p. 73).

Si toutefois les exigences sont trop fortes, et la sympathie trop faible, l'identification de maîtrise et d'accomplissement cède le pas à l'identification à l'agresseur. Ultérieurement l'enfant pourra manifester le refus d'imiter l'adulte et adopter des attitudes agressives et revendicatives. Tout se passe alors comme si l'autonomie, fortement désirée, ne pouvait être atteinte que par la disparition des exigences externes qui la limitent ou en empêchent l'actualisation (46).

Dans la plupart des cas l'identification à l'agresseur se manifeste de façon transitoire ou cyclique, et en étroite interaction avec l'identification de maîtrise et d'accomplissement. Cette dernière identification ne peut se produire que si certaines conditions sont remplies concernant les caractéristiques du modèle et les relations que l'enfant établit avec lui. Comme l'a fort bien montré Leyens (1969) trois conditions sociales et relationnelles facilitent l'identification :

1. *Condition affective* : L'identification est en liaison directe avec la *sympathie* perçue et éprouvée par l'enfant dans sa relation avec le modèle (47).

2. *Condition de similitude* : L'identification ne peut se produire que si existent, et sont perçus, des éléments communs entre l'enfant et son modèle (48).

(46) Un tel processus se trouve évidemment fortement réactivé à l'adolescence.

(47) Nous sommes renvoyés ici au problème des rapports entre l'identification et l'amour. L'emploi du terme sympathie semble montrer que nous n'avons pas affaire à une identification fusionnelle (la sympathie impliquant la prise en considération de l'autre en tant que tel).

(48) Cette condition apparaît aussi bien chez Freud dans sa théorie de l'identification au tiers (1967, p. 129), et chez les behavioristes dans la théorie de l'apprentissage vicariant (Montmollin, 1977, p. 228) que chez les psycho-sociologues (cf. la présomption de similitude, Maisonneuve, 1966, p. 358).

3. *Condition de puissance* : L'identification est facilitée si le modèle est puissant, prestigieux et/ou compétent (49).

Selon Leyens l'identification dépend en fait non de l'importance séparée de chacune de ces conditions, mais de leurs interactions réciproques. Elle serait maximale si le sujet se trouve à une *distance psychologique optimale* impliquant un équilibre entre le besoin de sécurité (qu'apportent les conditions 1 et 2) et le besoin de gratification (qu'apportent les conditions 2 et 3). Si la distance est trop faible entre le sujet et son modèle (primat des conditions 1 et 2) la sécurité est assurée mais la gratification insuffisante; l'identification ne se produirait pas. Si la distance est trop grande (faiblesse de 1 et 2) la condition 3 pourrait permettre une gratification importante, mais l'identification ne se produirait pas non plus du fait du risque perçu lié à une trop grande insécurité. Nous ne sommes évidemment pas entièrement d'accord avec les conclusions de Leyens concernant ces deux cas de figure qui correspondent, selon nous, à l'identification fusionnelle (primat de la sécurité) et à l'identification à l'agresseur (primat de la puissance). Il n'en reste pas moins que la recherche d'un équilibre entre la sécurité affective et le besoin d'autonomie et d'appropriation de pouvoirs permet à l'enfant de prendre ses distances par rapport aux parents, de dépasser les relations de dépendance et de contre-dépendance affectives, au profit de l'initiative et de la conquête (au-delà de l'attachement et de l'attaque).

Comme beaucoup de psycho-sociologues Leyens met l'accent sur la prise de conscience et l'importance des similitudes. Mais comment l'enfant en vient-il à percevoir et utiliser les ressemblances ? Quel rôle peut-on leur attribuer dans la genèse de l'identité personnelle ? L'étude des identifications spéculaires et catégorielles doit nous permettre de répondre à ces questions.

D. *L'identification spéculaire*. Entre vingt et trente mois l'enfant fait par ailleurs une double conquête : la reconnaissance de l'image de soi dans le miroir et l'aptitude à opérer des substitutions et des transferts symboliques dans les activités ludiques (jeux de fiction). Ces progrès impliquent la capacité de l'enfant à « *se dédoubler* » et à « *changer de position* » (dans l'espace et dans le temps) et ont été préparés par l'imitation différée (15 mois) et les simulacres (15-18 mois). Ils impliquent aussi que l'enfant a suspendu ses activités impulsives et à partir de ses « *observations* » élaboré des

(49) Cette condition est également centrale dans les théories sur l'identification de Kagan (1958, 1960) et de Kelman (1958).

*comparaisons* entre les objets, les situations, les personnes... et instauré des *représentations* par la confrontation entre ce qui est présent et ce qui est absent, entre le présent et le passé récent ou l'avenir immédiat, entre le réel et le virtuel, entre le perçu et le connu. Cette confrontation permet de caractériser la représentation comme « une activité d'objectivation et de systématisation... commandée par le désir de s'identifier à autrui ou de se séparer de lui... le désir d'intéresser autrui à ses propres performances, et bientôt le plaisir de s'affirmer autonome » (Malrieu, 1973, p. 97 et sq.).

Dans ce contexte la reconnaissance et l'appropriation de l'image spéculaire jouent un rôle non négligeable. Mais bien des controverses ont été engagées aussi bien sur leur fonction que sur la date approximative de leur apparition. Se référant aux travaux de Baldwin, Lacan propose de situer la reconnaissance spéculaire entre 6 et 18 mois (1966, p. 9). A ce « *stade du miroir* » il n'y aurait pas seulement reconnaissance de l'image spéculaire mais une « *identification au sens plein* que l'analyse donne à ce terme », à travers laquelle s'instaurerait la « *forme primordiale* » du « *je* », le narcissisme primaire (Moi Idéal), souche des identifications secondaires à autrui. Cette identification s'accompagnerait d'un « *affairement jubilatoire* ».

A vrai dire les observations minutieuses des psychologues de l'enfance, en particulier celles de Dixon (1957), d'Amsterdam (1968, 1972) et de Zazzo (1973 B) tendent à mettre en question le caractère précoce de la reconnaissance spéculaire (50). Celle-ci ne semble s'instaurer véritablement qu'à la fin de la deuxième année et au début de la troisième (20-30 mois) et ne peut être associée, du moins au départ, au plaisir de la « *restauration de l'unité perdue* » dans la mesure où l'identification de l'image spéculaire, loin de provoquer la jubilation, s'accompagne de réactions d'étonnement, d'inquiétude, de timidité et d'évitement. (La jubilation constatée avant 18 mois est une réaction sociale, l'enfant tendant à confondre son reflet spéculaire avec un autre enfant.) Ainsi, loin de résoudre un conflit la reconnaissance spéculaire tend à en créer un, lié au dédoublement, à la difficulté d'identifier « *le moi extéroceptif avec le moi proprioceptif* » et de coordonner l'espace du corps et l'espace virtuel.

L'image spéculaire va servir de support privilégié à la perception du corps propre comme gestalt et au narcissisme si l'on entend par là le processus affectif par lequel l'enfant tend à s'aimer et à

(50) Les critiques formulées par Zazzo (op. cit. p. 173) sur la conception lacanienne du « *stade du miroir* » sont particulièrement pertinentes.

s'accepter lui-même. Mais l'image de soi dans le miroir ne saurait cependant être considérée comme l'origine ni de la représentation<sup>(51)</sup> ni du narcissisme<sup>(52)</sup>. C'est dans l'action sur et avec autrui et grâce à la séparation qu'elle implique que l'enfant expérimente le dédoublement mental et la toute-puissance. L'identification à soi-même dérive de l'identification à autrui, et non l'inverse. La reconnaissance de l'image spéculaire va instaurer il est vrai, et comme en retour, un nouveau type d'identification, à la fois projective<sup>(53)</sup> et symétrique, identification à l'autre comme alter-ego, comme reflet gemellaire de soi... Nouveau progrès, nouvelle aliénation ! Progrès en effet dans la mesure où la recherche des similitudes, au-delà du refus défensif, permet à l'enfant d'étendre ses possibilités de communication comme celles de *mise en commun*, tant il est vrai que le sens communautaire s'appuie sur la recherche des similitudes. Mais aliénation aussi car l'identification spéculaire pousse le sujet à privilégier passionnellement les ressemblances et à nier ou minimiser les différences. Or « il n'y a jamais dans la nature deux êtres qui soient parfaitement l'un comme l'autre et où il ne soit possible de trouver une différence interne » (Leibniz, 1714). Le cas des jumeaux vrais est de ce point de vue exemplaire. Zazzo a en effet montré (1960) que dans le couple gemellaire l'image du double réel (jumeau identique) gêne le développement du double mental, de la reconnaissance du double virtuel spéculaire, et par là entrave la conscience et la représentation de soi. La situation gemellaire a ainsi « une fonction paralysante de miroir » (1968, p. 71). On retiendra de ce fait capital que « l'image de soi exige pour se former une

(51) Cf. Chateau, 1960, p. 134.

(52) L'origine du narcissisme (Moi idéal ou soi grandiose) a fait l'objet de controverses entre psychanalystes. Le narcissisme primaire proviendrait selon Freud de l'état de la fusion initiale mère-enfant et de l'auto-érotisme précoce; pour Lagache (1964) il serait « le résidu d'une identification à l'agresseur, c'est-à-dire l'adulte fantasmé comme tout-puissant » (p. 99) et pour Lacan le résultat de l'assomption jubilatoire de l'image spéculaire. Compte tenu des arguments génétiques avancés nous aurions tendance à donner raison à Lagache, même si les hypothèses de Freud et de Lacan peuvent être justifiées par des « fantasmes après coup ». L'évitement spéculaire peut renvoyer il est vrai aux réflexions de Freud concernant « l'inquiétante étrangeté » (1933) comme réaction à l'angoisse de répétition de l'identique, à la perception d'un double extérieur, à l'ambivalence provoquée par le perçu et les processus latents. Mais Freud interprète l'inquiétante étrangeté comme une « réanimation » de complexes infantiles refoulés, théorie qui ne peut être invoquée dans le cas de l'appropriation de l'image spéculaire par l'enfant.

(53) Nous n'employons pas ce terme dans le sens d'identification projective proposé par M. Klein pour expliquer l'agressivité pathologique précoce. Toutefois certaines remarques formulées par H. Segal sur la théorie kleinienne se rapprochent en fait de l'identification spéculaire « c'est en projetant des parties de lui-même dans l'objet et en identifiant des parties de l'objet à des parties du soi que le moi construit ses premiers symboles » (1969, p. 31).

image d'autrui qui lui soit contrastée, qui soit différente » (Zazzo, 1973 A, p. 411). Mais une fois appropriée l'image virtuelle de soi, et opérée la distinction de soi et d'autrui, l'enfant va procéder à des comparaisons multiples entre autrui et lui-même, et mettre en évidence des ressemblances et des différences, en particulier celles liées au sexe et à l'âge<sup>(54)</sup>. L'identification catégorielle va permettre à l'enfant d'échapper à la fascination spéculaire et narcissique. Mais l'extension des relations sociales, les progrès de l'activité représentative et symbolique, vont se heurter à de nouveaux types de conflits liés à l'émergence du « nous » et à la complexité des systèmes d'appartenance.

E. *L'identification catégorielle*. A partir de 3 ans s'opèrent, en effet, chez l'enfant des transformations importantes dans ses relations avec autrui et avec l'environnement social. Ses progrès linguistiques, intellectuels et pratiques vont transformer les modalités affectives de ses relations avec ses parents, lui permettre d'élargir ses représentations d'autrui et d'accéder aux « relations sociales » (au-delà des relations duelles immédiates...). Les relations sociales impliquent, pour être perçues, la capacité à définir et différencier les individus selon un *processus de catégorisation* sociale qui va permettre à l'enfant de « systématiser et ordonner l'environnement social », d'orienter son action et d'actualiser des valeurs (Tajfel, 1972, p. 293). Ce processus jouera un rôle capital tout au long de la vie, mais avant 9 ans l'activité catégorielle est « dominée par le contenu concret des images ou des situations évoquées » tandis qu'à « 10 ans il semble que s'annonce une nouvelle étape où commencera définitivement à s'instaurer la fonction catégorielle de l'esprit » (Wallon, 1963 B, p. 162). Selon Piaget cette fonction catégorielle se construit progressivement entre 3 et 7-8 ans (où elle prendrait définitivement le pas sur l'égoïsme). Elle serait en fait constituée de « deux fonctions primitives de la pensée », à la fois complémentaires et concurrentes, la *fonction explicative* (centrée sur la réalité, la recherche des causes, le primat du temps et de l'espace) et la *fonction implicatrice* (centrée sur la classification, la dénomination, le dénombrement et les relations logiques). La conjonction de ces deux fonctions aboutirait à une « fonction mixte » d'explication et de justification psychologique (motivation des actes,

(54) « Lorsqu'on dit d'autrui qu'il est notre propre miroir c'est façon de parler, une métaphore appauvrissante. L'autre est un révélateur autant par ses différences que par ses ressemblances avec nous-même. Il n'est de vrai miroir que soi-même. Encore faut-il échapper à la fascination du reflet » (Zazzo, 1973 B, p. 184).

justification des règles) (1966, p. 205). Les progrès de la pensée catégorielle grâce à l'entrée en jeu de telles fonctions amènent l'enfant à construire, entre autres, ses « identités sociales », à se reconnaître comme membre de catégories ou groupes socialement définis (Berger, 1966) en accentuant les différences perçues entre ces catégories ou groupes (Tajfel, 1972, Eiser et Stroebe, 1972) tout en privilégiant les ressemblances entre les membres du même groupe ou de la même catégorie (Doise, 1976; Deschamps, 1977) (55). La comparaison sociale amène l'enfant non seulement à se rapprocher, à s'associer à ceux qui lui ressemblent (Festinger, 1954) (on peut citer le caractère homosexué des jeux chez l'enfant après 5 ans) mais aussi à s'éloigner, à s'opposer à ceux qui diffèrent de lui du fait de leur appartenance à des catégories ou groupes différents (Moscovici et Ricateau, 1972). Ainsi peut se renforcer une *identité distincte*, grâce à la différenciation intercatégorielle, en même temps que *positivement valorisée*, grâce à l'accentuation des similitudes intra-catégorielles et à la conformité aux normes du groupe d'appartenance correspondant. Mais la catégorisation sociale n'est pas un phénomène purement cognitif. A l'identification catégorielle perçue comme reconnaissance et perception des différences (de sexe, par exemple) se trouve inévitablement associée une identification affective (identification à son propre sexe par exemple). L'enfant se reconnaît de multiples appartenances mais celles-ci se chargent de significations émotionnelles et évaluatives qui entrent en conflit les unes avec les autres. Le processus œdipien en est un exemple privilégié, mais non exclusif, qui oppose les catégories liées à la filiation (géniteurs-enfant) à celles liées au sexe (amour de l'autre sexe, ressemblances avec les personnes de même sexe) (Green, 1977). Mais l'enfant fait aussi l'expérience de l'*identification affective au semblable* dans le groupe de camarades. Par cette identification l'enfant instaure de nouveaux « nous », extra-familiaux, et fait l'expérience conflictuelle de l'affiliation, de l'approbation et du rejet par ses pairs. A travers les conduites ludiques et scolaires, en relation avec les camarades et les adultes, l'enfant fait l'apprentissage des rôles sociaux, intériorise par l'action ou à travers elle, les valeurs culturelles et les normes sociales. La catégorisation sociale s'opère alors sur le mode de la simplification et de l'exagération des ressemblances et des différences dans le « comme si » du jeu de fiction,

(55) Ces remarques doivent être relativisées. Si le groupe d'appartenance est aussi, le plus souvent, le groupe de référence, il n'en est pas toujours ainsi. Lorsque le groupe de référence n'est pas celui auquel le sujet appartient, celui-ci doit résoudre des conflits d'identité, et élaborer des solutions, individuelles ou collectives, pour réduire le clivage entre le vécu et les aspirations.

et plus tard dans l'attitude à l'égard des règles du jeu collectif ou de l'activité scolaire. Dans ses contacts avec les autres (enfants ou adultes) l'enfant fait l'apprentissage de la solidarité, de la recherche de la cohésion ou du consensus par la négociation mais il y fait aussi l'apprentissage du conformisme et du rejet par lesquels il s'affirme garçon ou fille, grand ou petit, etc. Il s'agit là de processus nécessaires à l'instauration de l'identité sociale, mais qui sont aussi la source de tous les préjugés et racismes ultérieurs.

En se conformant aux normes du groupe, en s'identifiant à des catégories sociales, l'enfant cherche à éviter l'isolement ou les tensions liées au désaccord avec autrui (de Montmollin, 1977), mais à long terme la conformité « s'avère être un facteur d'instabilité et de conflit » (Moscovici et Ricateau, 1972, p. 153). L'innovation devient dès lors une nécessité individuelle et collective. L'identification catégorielle et la conformité au groupe d'appartenance risquent en effet de réduire le sujet à ses identités sociales, de l'enfermer dans ses rôles et de l'aliéner aux attentes sociales. Si la conformité favorise la « consistance interindividuelle » elle met en question la « consistance intra-individuelle » et par elle l'identité du sujet même. Seule l'émergence du désir de créer, d'innover, de changer permet au sujet (comme au groupe) de renforcer ou maintenir son identité face à ce nouveau type de dépendance (56). L'identification au projet, plus caractéristique de l'adolescence, cherche à déjouer cette aliénéation.

*F. L'identification au projet.* Les mutations pubertaires, les progrès de l'intelligence provoquent à l'adolescence une véritable transformation des systèmes d'orientation et de valeurs et cette transformation ne s'opère pas sans difficulté; elle provoque une *crise d'identité* dans la mesure où les relations aux modèles et aux institutions correspondantes (famille, école...) ne peuvent plus être vécus sur le mode de la conformité. Cette crise ne peut donc être dépassée que par la résolution des conflits liés aux identifications infantiles et l'instauration de nouvelles identifications. C'est que « l'intégration qui se produit (à l'adolescence) pour former l'identité du moi est plus que la somme des identifications de l'enfance » (Erikson, 1974, p. 176). Pour être dépassées ces identifications infantiles doivent être objectivées. L'objectivation opère un « dégagement du moi », elle permet à l'adolescent de « prendre de la distance par

(56) Si la fusion groupale peut dans certains cas réactiver une régression du type de la fusion primaire mère-enfant, il n'est évidemment pas acceptable de les assimiler. (Missenard, 1975).

rapport à son vécu » (Lagache, 1958, p. 34). Il est vrai que de nouvelles identifications, à des modèles extra-familiaux<sup>(57)</sup> peuvent provoquer de nouvelles fascinations, de nouvelles dépendances, de nouveaux « enfermements » (sectarisme politique, fanatisme religieux...). Les identifications infantiles (dépendance, agresseur...) peuvent reprendre le devant de la scène, y compris l'identification catégorielle (« le conformisme dans l'anti-conformisme » de la catégorie des jeunes). Mais cette crise, si elle désorganise temporairement les sentiments d'unité et d'identité du sujet et aiguise ses divergences avec les adultes, à travers ses affirmations, ses oppositions, son besoin de se singulariser, prépare de nouvelles structures autour d'un *projet de vie* nourri de réussites et d'échecs, d'expériences vécues ou imaginées, de représentations réalistes ou utopiques.

Certes l'*idéal de soi* en tant que construction imaginaire est inspiré par autrui ou, pour employer la terminologie psychanalytique, l'Idéal du Moi (modèle de ce que l'on désire être, avoir, faire... consciemment ou inconsciemment) est une fonction du Surmoi (intérieurisation des désirs et exigences des parents) (Lagache, 1964, p. 95 et sq.). Pourtant l'organisation de l'idéal de soi implique des attitudes critiques à l'égard d'autrui, de la société des adultes autant qu'à l'égard du soi actuel. Elle implique aussi la prise de conscience que la transformation de soi (et dans certains cas vécus dramatiquement, de la survie même du sujet) passe par le changement d'autrui ou la transformation des institutions (et réciproquement). L'adolescence est l'âge où le désir de transformer le monde s'exaspère dans la mesure où ce désir est teinté d'égotisme, du sentiment exacerbé de toute-puissance de soi, pouvant d'ailleurs, à tout moment, laisser la place à un sentiment d'impuissance et d'infériorité. L'identité du Soi cherche ainsi à se conforter par l'exaltation, l'affirmation péremptoire des opinions, la rigidité des attitudes. La possibilité de partager des idéaux avec autrui, dans des groupes, permet à l'adolescent de justifier, et le cas échéant d'objectiver, ses « passions idéologiques ».

Ainsi l'identification au projet permet à l'adolescent de dépasser la dépendance, la contestation égocentrique, la fascination narcissique (si l'idéal de soi débouche sur l'*idéal d'homme ou de société*), la conformité au groupe. Mais elle peut à son tour aliéner le sujet dans le cas où les aspirations sont totalement dissociées des actions

(57) L'identification consciente aux parents est relativement rare. Dans une enquête auprès de 1 100 adolescents, 6 % seulement s'identifiaient au père ou à la mère (Tap., 1967, p. 420).

	Modalité de l'identification	Modèle	Valeurs	Type d'angoisse
1. Identité dans l'AUTRE	DEPENDANCE	AUTRE PROTECTEUR AFFECTUEUX	Sécurité Assurance Confiance	Abandon Séparation
2. Identité contre l'AUTRE	AGRESSIVITE	AUTRE FRUSTRATEUR INTERDICTEUR PUNISSEUR	Autonomie Affirmation de soi par la négation et le refus	Intégrité Agression Impuissance devant autrui
3. Identité par le FAIRE	MAITRISE ACTION	AUTRE CONSTRUCTEUR, INTERLOCUTEUR...	Création Réussite Maîtrise des situations...	Impuissance dans l'action en général
4. Identité par le DEDOUBLEMENT ET/OU LE PARAITRE	DOUBLE, MIROIR	AUTRE comme ALTER-EGO	Ressemblance (similitude) Fraternisation narcissique	Etrangeté Nouveauté Morcellement
5. Identité par le « Nous », l'ADHESION	CATEGORIES	AUTRE GENERALISE; les « PAIRS »	Appartenance Solidarité Égalité et Différenciation	Rejet Déviance non-reconnaissance
6. Identité par le DEVENIR	PROJET	IDEAL DU MOI IDEAL D'HOMME IDEAL DE SOCIETE	Changement Dépassement Unicité Perfection Action militante	Incomplétude Mort

et situations présentes et tendent ainsi à bloquer l'horizon temporel et l'espoir de changement. Ici encore le contact avec l'autre (personne ou groupe) doit permettre de replacer le projet dans la dynamique des interactions et des réalisations.

### CONCLUSION

Comme je l'indiquais au début de ce travail la question de l'adhésion (à quoi adhérer et pourquoi ?) est indissociable des modalités de relations avec autrui et des phénomènes de changement intervenant dans l'orientation de l'identité. C'est dire que les valeurs doivent avoir une place centrale dans la définition du « qui je suis ». La psychologie populaire ne s'y trompe pas : « dis moi à quoi tu crois... dis-moi ce que tu aimes... dis-moi qui tu fréquentes... et je te dirai qui tu es ». Mais est-il possible dès lors d'étudier objectivement l'identité ? Le modèle génétique des rapports de l'identité et de l'identification que je propose (schématisé dans le tableau ci-dessus) ne porte-t-il pas la marque de ma propre identité et de l'histoire de mes identifications ? (cachées derrière une masse de « citations défensives » ?). Le modèle ne renvoie-t-il pas à une conception hiérarchisée de valeurs dominées par celles du sixième niveau (changement et dépassement). Mais peut-on considérer comme moins importantes les valeurs émergées plus précocement : la confiance ou l'amour, l'autonomie ou la liberté, la création ou la réussite, la fraternisation ou l'égalité ? A l'inverse peut-on opérer une hiérarchisation négative entre la dépendance et l'agressivité, l'ambition mégalomane, le narcissisme, la conformité ou la rigidité des aspirations ou des adhésions idéologiques ? Ce sont là des problèmes d'importance capitale que le psychologue ne saurait éluder... et s'il s'implique en les posant il doit pouvoir trouver les moyens d'objectiver ses implications, car « les raisons subjectives du chercheur n'engendrent pas nécessairement une œuvre de subjectivité... elles peuvent le conduire au maximum de lucidité » (Zazzo, 1978, p. 9), à condition d'administrer la preuve de la validité des hypothèses qu'il avance.

### BIBLIOGRAPHIE

- ADLER A. (1955). — *Le tempérament nerveux*, Paris, Payot.
- AMSTERDAM B. (1968). — *Mirror behavior in children under two years of age* (thèse inédite). Univ. of North Carolina.
- AMSTERDAM B. (1972). — Mirror self-image reaction before age two. *Development psychobiology*, 5(4), 297-305.
- ANGELERGUES R. (1973). — La dépersonnalisation in Meyerson I. *Les problèmes de la personne* (437-450).
- BANDURA A., WALTERS R.H. (1963). — *Social learning and personality development*, N.Y. Holt, Rinehart et Winston.
- BEJARANO A. (1975). — Résistance et transfert dans les groupes, in Anzieu et al. *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod, pp. 67-140.
- BERGER P.L. (1966). — Identity as a problem in the sociology of knowledge. *European J. of Sociology*, 7, 105-115.
- BERKOWITZ L. (1962). — *Agression. A social psychological analysis*. NY. Mac Graw Hill.
- BETTELHEIM B. (1943). — Individual and mass behavior in extreme situations. *J. Abnorm. soc. psychol.* 38, 417-452.
- BETTELHEIM B. (1972). — *Le cœur conscient*. Paris, Laffont (éd. origin. 1960).
- BOWLBY (1969). — *Attachment and loss*. Vol. I, Hogarth Press.
- CAÏN J. (1977). — *Le double jeu. Essai psychanalytique sur l'identité*. Paris, Payot.
- CHATEAU J. (1960). — *L'enfant et ses conquêtes*. Paris, Vrin.
- CHATEAU J. (1967). — *Le jeu de l'enfant*, Paris, Vrin.
- COOLEY C.H. (1922). — *Human nature and social order*. N.Y. Charles Scribner's sons.
- DIXON J.C. (1957). — Development of self recognition, *J. of genetic psychol.* 91, 251-256.
- DOISE W. (1976). — *L'articulation psychosociologique et les relations entre groupes*, Bruxelles, de Boeck.
- DESCHAMPS J.C. (1977). — *L'attribution et la catégorisation sociale*, Berne, Peter Lang.

- DUFRENNE M. (1953). — *La personnalité de base*, Paris, P.U.F.
- EISER J.R., STROEBE W. (1972). — *Categorization and social judgement*, London, Academic press.
- ERIKSON E.H. (1972). — *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion.
- ERIKSON E.H. (1974). — *Enfance et société*, Paris, D et N.
- EY H. (1968). — « Conscience » rubrique de l'*Encyclopedia Universalis*, T. IV.
- EY H. (1970). — *Manuel de psychiatrie*, Paris, Masson et c<sup>ie</sup>.
- FESTINGER L. (1954). — A theory of social comparison processes. *Human relations*, 7, 117-140.
- FRAISSE P. (1967). — *Psychologie du temps*, Paris, P.U.F. (2<sup>e</sup> éd.).
- FREUD A. (1946). — *The psychoanalytic study of the child*, N.Y. et Londres, Imago public. (Cf. 3<sup>e</sup> partie de *Le traitement psychanalytique des enfants*, 1969, Paris, P.U.F.).
- FREUD A. (1973). — *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, P.U.F.
- FREUD S. (1920). — *Au delà du principe de plaisir* (trad. fr. in *Essais de psychanalyse*, 1967, Paris, Payot).
- FREUD S. (1933). — L'inquiétante étrangeté, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, éd. 1971, pp. 163-210.
- FREUD S. (1934). — Le déclin du complexe d'Œdipe. *Rev. Fr. de Psychanal.* 7, 3, 394-399.
- FREUD S. (1967). — Psychologie collective et analyse du Moi, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.
- GALLO M. (1974). — *L'oiseau des origines*, Paris, Laffont.
- GREEN A. (1977). — Atome de parenté et relations œdipiennes. Cf. in Levi-Strauss, pp. 81-98.
- HEGEL F. (1939). — *La phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier M., tome I.
- JACOBSON E. (1975). — *Le soi et le monde objectal*, Paris, PUF (The self and the object world, 1964).
- JANET P. (1926). — *De l'angoisse à l'extase*, Paris.
- KAGAN J. (1958). — The concept of identification. *Psychol. Rev.* 65, 5, 296-305.
- KAGAN J., LEMKIN J. (1960). — The child's differential perception of parental attributs. *J. abnorm. psychol.*, 61, 3, 440-447.
- KELMAN H.C. (1958). — Compliance, identification and internalization : three processes of opinion change. *J. confl. resol.* 2, 51-60.

- KOHUT H. (1974). — *Le soi*, Paris, P.U.F.
- KRISTEVA J. (1977). — Le sujet en procès : le langage poétique, cf. in Levi-Strauss, 223-246.
- LACAN J. (1966). — Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, in *Ecrits 1*, Paris, Seuil.
- LAGACHE D. (1958). — La psychanalyse et la structure de la personnalité, in *La psychanalyse* (rev.) 6, 5-54, Paris, PUF.
- LAGACHE D. (1964). — Le modèle psychanalytique de la personnalité, in *Symposium : Les modèles de la personnalité en psychologie*, Paris, PUF, pp. 91-117.
- LAING R.D. (1970). — *Le moi divisé*, Paris, Stock (éd. origin., 1960).
- LAING R.D. (1971). — *Le soi et les autres*, Paris, Gallimard (éd. origin. 1961).
- L'ECUYER R. (1978). — *Le concept de soi*, Paris, PUF.
- LEIBNIZ G.W. (1714). — *La monadologie*.
- LEVI-STRAUSS C. (1977). — *L'identité*. Séminaire dirigé par l'auteur, Paris, Grasset.
- LEYENS J.P. (1969). — Influence de la distance psychologique et de l'éducation sur l'identification. *Bull. du CERP*, 3-4.
- LORENZ K. (1975). — *L'envers du miroir*, Paris, Flammarion.
- MAHLER M. (1963). — Thoughts about development and individuation. *The psychoanalytic study of child*, N.Y. Inter. Univ. Press. XVIII.
- MAHLER M. (1968). — *On human symbiosis and the vicissitudes of individuation. vol. I. Infantile psychosis* (trad. fr. *Psychose infantile*, 1977, Paris, Payot).
- MAISONNEUVE J. (1966). — *Psychosociologie des affinités*, Paris, PUF.
- MALRIEU P. (1953). — *Les origines de la conscience du temps*, Paris, PUF.
- MALRIEU P. (1967A). — *Les émotions et la personnalité de l'enfant*, Paris, Vrin (2<sup>e</sup> éd.).
- MALRIEU P. (1967B). — *La construction de l'imaginaire*, Bruxelles, Dessart.
- MALRIEU P. (1973). — La personnalisation chez l'adolescent, in Meyerson (cf.), pp. 399-406.
- MALRIEU P. (1976). — Etude génétique de la construction du sujet. *Psychologie et éducation, Univ. Toulouse Le Mirail, Labo.* 259, n° 1, 3-22.
- MALRIEU P. (1977). — Langage et représentation, in *La genèse de la parole* (symposium), Paris, P.U.F., 89-130.
- MALRIEU P. et S. (1973). — La socialisation, in Zazzo R. et GRATIOT-ALPHANDERY H. — *Traité de psychologie de l'enfant*, Tome V, Paris, PUF, 5-234.

- MAUCORPS P. (1965). — *Le vide social*, Paris, CNRS.
- MEAD M. (1971). — *Le fossé des générations*. Paris, Denoel-Gonthier.
- MEILI R. (1968). — La structure de la personnalité, in Fraïsse P. et PIAGET J. *Traité de psychologie expérimentale. Tome V*, Paris, PUF, pp. 157-234.
- MEYERSON I. (1973). — *Problèmes de la personne* (colloque), Paris, Mouton.
- MISSENARD A. (1975). — Identification et processus groupal, in Anzieu et al. *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod, pp. 217-250.
- MONTMOLLIN G. de (1977). — *L'influence sociale. Phénomènes, facteurs et théories*, Paris, PUF.
- MOSCOVICI S., RICATEAU P. (1972). — Conformité, minorité et influence sociale, in Moscovici. *Introduction à la psychologie sociale*, vol. I, Paris, Larousse, pp. 139-191.
- MOUNIER E. (1961). — *Traité du caractère*, repris dans *Œuvres*, Tome II, Paris, Seuil.
- PAGÈS M. (1968). — *La vie affective des groupes. Esquisse d'une théorie des relations humaines*. Paris, Dunod.
- PERRON R. (1971). — *Modèles d'enfants, enfants modèles*. Paris, PUF.
- PIAGET J. (1955). — *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, Paris, PUF.
- PIAGET J. (1964). — *La formation du symbole chez l'enfant*, Neuchâtel, D et N.
- PIAGET J. (1966). — *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel, D et N.
- PONTALIS J.B. (1975). — *Préface à Winnicott DW. Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard.
- ROCHER G. (1968). — *Introduction à la sociologie générale. Tome I. L'action sociale*, Paris, HMH.
- RODRIGUEZ-TOME H. (1972). — *Le Moi et l'autre dans la conscience de l'adolescent*. Neuchâtel, D. et N.
- RODRIGUEZ-TOME H. et ZLOTOWICZ M. (1972). — Peurs et angoisses dans l'enfance et l'adolescence. *Enfance*, N° spécial.
- ROUSSEAU J.-J. (1762). — *Emile ou de l'Éducation* (tome second).
- SAINSAULIEU R. (1977). — *L'identité au travail*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des sciences politiques.
- SEGAL H. (1969). — *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, Paris, PUF.
- SPITZ R. (1973). — *Le non et le oui. La genèse de la communication humaine*, Paris, PUF (éd. origin., 1957).

- SPITZ R. (1974). — *De la naissance à la parole*, Paris, PUF (éd. origin. 1965).
- TAJFEL H. (1972). — La catégorisation sociale, in Moscovici S. *Introduction à la psychologie sociale*, vol. I., Paris, Larousse, pp. 272-302.
- TAP P. (1967). — *L'adolescent face aux parents et aux professeurs* (thèse), Univ. Toulouse-Le Mirail.
- TAP P. (1974). — Identification et psychanalyse. *Homo XIII*, 69-100.
- TAP P. (1975). — Identification et théories de l'apprentissage. *Homo XIV*, 77-120.
- TAP P. (1977). — Identification et représentations sociales. *Psychologie et Education*, UTM, 13-35.
- WALLON H. (1942). — *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion.
- WALLON H. (1945). — *Les origines de la pensée chez l'enfant*, Paris, PUF.
- WALLON H. (1949). — *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris, PUF (2° éd.).
- WALLON H. (1959). — Le rôle de l'autre dans la conscience de soi. *Enfance*, 3-4, 279-286.
- WALLON H. (1963A). — Niveaux et fluctuations du Moi. *Enfance*, 1-2, 87-97.
- WALLON H. (1963B). — Les références de la pensée courante chez l'enfant. *Enfance*, 1-2, 151-162.
- WINNICOTT D.W. (1951). — Objets transitionnels et phénomènes transitionnels, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 1976, Paris, Payot, pp. 109-125.
- WINNICOTT D.W. (1975). — *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard (éd. origin. 1971).
- ZAZZO R. (1960). — *Les jumeaux, le couple et la personne*, 2 vol., Paris, PUF.
- ZAZZO R. (1962). — *Conduites et conscience. Tome I. Psychologie de l'enfant et méthode génétique*, Neuchâtel, D et N.
- ZAZZO R. (1968). — *Conduites et conscience. Tome II. Théorie et pratique en psychologie*, Neuchâtel, D et N.
- ZAZZO R. (1973A). — La personne et les rôles chez l'enfant in Meyerson (cf.) pp. 407-416.
- ZAZZO R. (1973B). — La genèse de la conscience de soi. In *Psychologie de la connaissance de soi, symposium*, Paris, PUF, pp. 145-213.
- ZAZZO R. et al. (1974). — *L'attachement*, Neuchâtel, D et N.
- ZAZZO R. (1978), préface à Zlotowicz (1978).
- ZLOTOWICZ M. (1974), *Les peurs enfantines*, Paris, PUF.
- ZLOTOWICZ M. (1978). — *Les cauchemars de l'enfant*, Paris, PUF.